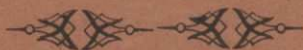


PUBLICATIONS H. TURABIAN

L'ARMÉNIE
ET
LE PEUPLE ARMÉNIEN



AU POINT DE VUE
ARTISTIQUE - LITTÉRAIRE

PRIX 5 FRANCS

Imprimerie H. Turabian
227, Boulevard Raspail, Paris.

JUILLET 1941

LES HEROS DE SASSOUN

Les légendes. — Les légendes sont des sources précieuses pour étudier et connaître les mœurs, les coutumes et le caractère d'un peuple. Elles sont parfois les images fidèles et saisissantes des épisodes historiques d'une nation. Elles reflètent aussi les défauts, les mérites, la manière de vivre, en un mot, les traits originaux des peuples.

La légende de la fondation de la ville éternelle n'est-elle pas pleine de sens et de réflexion?

Les légendes de l'époque de la chevalerie ne nous donnent-elles pas une idée juste, une notion claire de la noblesse et de la grandeur d'âme du peuple de France qui nous a accueillis si généreusement au moment même où nous nous perdions dans l'immensité de nos malheurs?

Les légendes arméniennes. — Les légendes arméniennes sont nombreuses et ont des significations différentes.

La légende d'Ara le beau est la glorification de la fidélité conjugale. Il suffisait au prince arménien d'accepter la proposition de la Reine de Ninive, la célèbre et puissante Sémiramis (Chamiram) de devenir son amant ou son amri, pour posséder une belle femme et un vaste empire.

Cependant, il reste fidèle à sa compagne, résiste courageusement lorsqu'on essaie de l'enlever par force, et tombe sans regret sur le champ de bataille.

La punition terrible d'Artavazd est la flétrissure sévère de l'irrévérence filiale.

En effet, le père d'Artavazd, le grand roi Artachès (Artaxias) était très aimé et vénéré de son peuple. Lorsqu'il a trouvé la mort, parmi son entourage, nombreux ont été ceux qui se sont tués, ne voulant pas lui survivre.

Selon les coutumes païennes les mêmes scènes d'horreur se perpétrèrent dans toute l'Arménie.

Désolé et pris de panique, Artavazd s'adressant aux dépouilles mortelles de son père, se lamentait ainsi :

— « Tu t'en vas et tu emportes tout le pays avec toi; comment pourrai-je régner sur les ruines? »

Alors, Artachès relevant la tête lui dit avec mécontentement :

— « Quand tu iras vers le libre Ararat en vue de chasser, tu seras pris et emporté vers un endroit obscur où tu resteras éternellement et tu ne verras plus le jour. »

Deux ans après cette malédiction, lorsque Artavazd chassait sur les coteaux d'Ararat, il fut entraîné par des forces occultes dans un antre où il fut lié par de lourdes chaînes.

D'après la tradition populaire, il y reste encore. Deux chiens mâchent les anneaux de la chaîne pour le délivrer, mais les coups de marteaux des forgerons fortifient sans cesse la résistance des maillons de la chaîne.

Selon Moïse de Khoren, nombreux forgerons arméniens, fidèles à la tradition, donnaient tous les dimanches quelques coups sur l'enclume pour fortifier les chaînes d'Artavazd.

Dans certaines régions, cette coutume existait encore, elle existe peut-

être même aujourd'hui, mais au lieu des dimanches, c'était le soir des vendredis que les coups traditionnels étaient donnés, la bouche fermée, et dans quelques endroits, seulement le Vendredi Saint.

Le peuple arménien aime le vin, le chant, la poésie et la musique. On veut trouver l'apologie de ces dons et de ces qualités dans la légende de Noë.

Selon un récit très répandu, après le déluge, l'Arche de Noë se reposa sur le sommet d'Ararat. Le premier soin du Patriarche fut de planter de la vigne. Il s'enivra du jus de raisin qui donne la joie, aiguise l'imagination, délie la langue et pousse l'individu à manifester ses sentiments, ses impressions et ses rêveries.

Mais, c'est surtout la légende des Héros de Sassoun qui incarne indiscutablement la volonté ferme du peuple arménien de vivre, son énergie farouche de résistance, son amour ardent de liberté et d'indépendance, sa fidélité inébranlable au principe du progrès et d'humanité, son attachement au sol ancestral, son patriotisme profond, enfin son dévouement admirable aux intérêts collectifs de la nation.

La lutte, âpre et inégale, se livre entre le fort qui représente la tyrannie et le faible qui est le porte-drapeau du droit, de l'équité et de la justice. Le faible se dresse contre les oppresseurs, les méprise comme il méprise la mort. Il combat courageusement et sans défaillance, finalement il remporte la victoire.

Avant d'exposer l'épopée des Héros de Sassoun, il est nécessaire, même indispensable, de parler de l'origine légendaire du peuple arménien, vu le parallélisme de la lutte qui se déroula entre Haïk et Bel, et le combat que David de Sassoun mena contre le roi d'Égypte.

La légende de Haïk. — Il y a longtemps que les études scientifiques ont percé les ténèbres qui entouraient l'origine du peuple arménien. Des savants continuent toujours leurs recherches. A cet égard, l'ouvrage que M. le professeur Khatchadourian a fait paraître en Arménie, est très remarquable.

Cependant, les anciens historiens arméniens, presque tous des ecclésiastiques, ont cherché à donner une origine biblique, voire divine au peuple arménien.

Le plus grand des historiens arméniens, Moïse de Khorène s'exprime ainsi :

Les premiers dieux étaient puissants et terribles. Ils donnèrent naissance à la race des géants qui conçurent l'idée impie de la construction de la Tour de Babel. Les dieux irrités, détruisirent la Tour, brouillèrent les langues des auteurs et créèrent ainsi le trouble et la confusion parmi eux.

L'un de ces géants s'appelait Haïk, célèbre par sa force et sa beauté, mais surtout par sa résistance contre toute velléité de violence et de suprématie. C'est pourquoi il ne voulut pas s'incliner devant la volonté de domination de Bel — le plus puissant et le plus terrible des géants — et partit avec ses fils, ses petits-fils et tous ses compagnons vers le pays d'Ararat.

Les émissaires de Bel vinrent conseiller à Haïk d'abandonner les pays froids et ingrats, de se rendre dans le pays chaud et prospère, de se soumettre à Bel et de jouir de tous les bienfaits du pays et du maître.

Haïk refuse catégoriquement d'accéder au désir de Bel. Alors celui-ci se met à la tête d'une grande armée, marche vers le pays d'Ararat pour châtier Haïk. Près du lac de Van une bataille s'engage. Haïk n'a sous ses ordres que quelques centaines de guerriers. Cependant il bat l'armée de

Bel, il la disperse en tuant le chef.

Avant d'engager le combat, Haïk donne un conseil significatif à ses hommes. Lorsque nous nous trouverons en face des forces de Bel, portons nos coups directement contre le chef.

Dans ce conseil, y a-t-il une fine stratégie? Bien sûr. Y a-t-il un noble sentiment de philanthropie? Sans nul doute.

Haïk est le premier à donner l'exemple. Il épargne les humbles, il cherche le chef, le véritable adversaire, et quand il se trouve en face de lui, il le frappe impitoyablement et le terrasse.

Dans ce conseil, dans cette lutte, dans cet acte se condense l'histoire plusieurs fois séculaire du peuple arménien.

On trouve les mêmes éléments essentiels dans l'épopée des Héros de Sassoun.

Les Héros de Sassoun. — C'est le titre d'une légende populaire qui a quatre parties principales, chacune ayant ses héros et ses objets distincts, mais qui s'enchevêtrent et se complètent.

La légende a plusieurs auteurs et plusieurs variantes, mais ce ne sont que les nuances et les détails qui diffèrent, le fond reste le même.

Les personnalités marquantes de l'épopée sont les suivantes :

I. - Adrammélec et Sanassar. — II. - Meher le Grand. — III. - David de Sassoun. — IV. - Meher le Petit.

Le plus grand, le plus sympathique et le plus populaire de tous, c'est David de Sassoun. Souvent c'est son nom qui est employé comme titre de la légende.

Certains des auteurs ont voulu donner une origine biblique à la légende. Les autres lui ont donné une couleur plutôt nationale. Puisse aux deux inspirations, pour exposer la vie, les actes et les tendances des héros, nous aurons l'ensemble de la légende.

Adrammélec et Sanassar. — D'après la Bible, Sennachérib (Sénékérin chez les Arméniens) était prosterné dans la maison de Nisroc, son dieu, qu'Adrammélec et Sçarestser (Sanassar chez les Arméniens), ses fils, le tuèrent avec l'épée, puis ils se sauvèrent au pays d'Ararat; et Essar-Haddon, son fils, régna à sa place (1).

Moïse de Khorène, le célèbre historien arménien, ajoute à cette histoire que le prince arménien régnant à l'époque, installa Sanassar dans la partie sud du pays, et Adrammélec dans celle du sud oriental.

Cette citation et ce témoignage sont suffisants, je crois, pour prouver l'origine biblique de la légende.

Le peuple arménien lui-même qui a créé et enrichi, à travers les âges, la légende, est resté attaché à cette conception. Cependant, ses récits ont une forme distincte, un caractère tout à fait différent, des nuances délicates et charmantes.

Par exemple, d'après ces récits, le roi Sénékérin n'est pas le père d'Adrammélec et de Sanassar, mais leur père adoptif. Leur mère (Dsovinar), se trouvait un jour devant une source pure et fraîche. Elle a bu de son eau. La conception en a résulté. C'est ensuite que le Roi l'épousa. Ainsi la naissance de deux frères a un caractère surnaturel. Leur mère n'est pas une simple femme. Son origine et sa personne sont mystérieuses et extraordinaires.

Sanassar plus tard aura un cheval, sorti de l'eau, qui court plus vite que le vent, qui vole plus haut que les nuages. Il possédera une épée à laquelle rien ne pourra résister.

Mais ne perdons pas le fil de l'histoire.

(1) Esaïe, chapitre XXXVII, par. 38.

Sénékerim, le roi d'Assyrie, part à la conquête de la ville de Jérusalem. Il l'assiège sept ans. La famine et les maladies s'y déclarent. Le roi et la population de la ville se donnent à la prière qui est exaucée. La peste fait son apparition dans l'armée assyrienne. Les anges, à leur tour, viennent la frapper et l'exterminer.

Sénékerim s'enfuit. Sur le chemin du retour, il sollicite l'assistance de son dieu et promet de lui sacrifier Adramélec et Sanassar.

En arrivant à Ninive, il les fait appeler, mais leur mère, étant au courant du projet du roi, les prévient, leur donne une somme importante et les engage à partir immédiatement vers d'autres pays.

Ils suivent le conseil de leur mère et arrivent à Jérusalem, dont le roi refuse de leur donner asile, ne voulant pas mécontenter et provoquer Sénékerim. Ils cherchent ailleurs, chez d'autres rois, l'hospitalité. Partout ils se heurtent au refus. Ne sachant où aller et à qui s'adresser, ils se mettent en marche, vers une direction inconnue, en se confiant à la protection du Créateur. Ils arrivent devant un ruisseau qui descend de la montagne et traverse un fleuve. La puissance du ruisseau leur inspire autant d'étonnement que d'admiration. Ils pensent que celui qui boit l'eau de ce ruisseau doit être invincible. Aussi, ils cherchent la source et construisent à côté d'elle une tour. Ils sont déjà en Arménie.

Seuls au sommet de la montagne, ils s'ennuient. Ils se dirigent vers le centre du royaume. Le Roi les reçoit convenablement et leur donne toute les facilités de vie et de tranquillité! Ils vivent un an pour le compte du roi. L'intendant royal trouve que les deux frères sont une charge aussi lourde qu'inutile. Il conseille donc au roi de les mettre à l'épreuve pour savoir ce qu'ils peuvent faire, afin d'utiliser au mieux leurs capacités.

Alors, le roi fait recruter une armée et ordonne aux deux frères de se battre contre elle. Ils massacrent tous les soldats.

Effrayé, le roi veut les éloigner de son palais, mais il cherche à les éloigner aimablement. Aussi, il leur demande ce qu'ils désirent recevoir comme récompense à leur bravoure. Ils sollicitent les domaines environnants de la tour qu'ils avaient construite, ainsi que cinquante familles pour fonder un bourg. Ils obtiennent satisfaction et construisent la ville de Sassoun.

Les deux frères mènent une vie mouvementée et aventureuse. Ils mènent surtout des guerres contre les païens. Finalement Adramélec se rend à Ninive, tue le roi Sénékerim et occupe le trône de l'Assyrie.

Sanassar reste en Arménie et continue sa vie de lutte et de gloire. Il épouse une princesse arménienne. De cette union naquit Meher le Grand.

Meher le Grand. — Meher le Grand succède à Sanassar. Il hérite de son père non seulement sa beauté, sa force et son courage, mais aussi une épée-éclair miraculeuse, un cheval de feu, une belle et puissante cuirasse ainsi qu'une richesse importante.

Avant d'arriver à la tête de la direction des affaires publiques et nationales, Meher le Grand avait déjà gagné une célébrité de courage et de ténacité.

A quinze ans, il est d'une puissance exceptionnelle et irrésistible. Cette puissance se révèle dans une lutte âpre, incroyable.

Un beau jour, un lion monstre vient s'étaler sur la seule route de la ville. Il dévore tous ceux qui osent chercher un passage. Personne ne peut parvenir à la ville, personne ne peut en sortir. Elle est privée de provisions. Elle est condamnée à la famine et à la mort.

Une foule armée, la mort dans l'âme, se dirige vers l'endroit où se trouve le lion. Meher arrive, écarte la foule, marche tout seul sur le monstre et le dépèce de ses mains.

En raison de cet exploit remarquable, on le surnomme Meher le Lion.

L'écho de cet acte splendide se répercute partout. A cette époque, un géant régnait sur un état voisin. Lorsqu'on lui raconte l'exploit de Meher, un frisson passe à travers son corps. Instinctivement il a peur. Il pressent un danger. Aussi, il décide de tuer Meher. Pour l'abattre moralement, pour le désoler et l'affaiblir, il coupe perfidement l'eau de la ville.

Meher est de ceux qui ne connaissent ni l'angoisse, ni le désespoir. Son moral reste intact, inébranlable. Il accepte le défi sans hésiter. Il marche sur le géant, jetant à tous les vents cette devise de courage et de fierté : « Nous, notre peuple, n'avons peur que de Dieu, nous n'avons peur de personne. »

Le combat est terrible. Finalement le géant expire, noyé dans une mare de son sang.

Pour parachever l'œuvre de son père, Meher refuse de payer les contributions exigées par le roi d'Egypte (1).

Celui-ci prend la décision de châtier Meher, mais il est battu impitoyablement dans un duel. Alors, il renonce à toutes sortes d'exigences. Ainsi, le pays et le peuple sont libérés des rançons et des oppresseurs.

Meher fait le voyage de Ninive. Il reste quelque temps chez le roi Adrammelec, son oncle. De retour à Sassoun il épousa la très belle Sinam Khatoun qui lui donne trois fils; l'un de ces fils, c'est David de Sassoun.

Sous la direction et la protection de Meher le Grand, le peuple mène une vie de paix, de tranquillité et de prospérité.

Malheureusement cette période de bonheur ne dure pas longtemps. Meher meurt prématurément. Sassoun reste sans défenseur capable. Les oiseaux de proie rôdent autour. Le joug étranger va de nouveau s'appesantir sur lui.

David de Sassoun. — La mort de Meher cause une joie immense au roi d'Egypte qui devient plus insolent que jamais. A la tête d'une grande armée, il marche sans aucun préavis contre l'Arménie, pour lui imposer sa volonté, ses lois et son joug.

Dans le but d'éviter la destruction du pays, Ohan à la voix forte, l'oncle de David, va au devant du despote, le supplie d'épargner les horreurs d'une guerre au peuple paisible, lui promet de verser des contributions et de satisfaire ses exigences.

Le monarque accepte la proposition et demande, entre autres, que toute la population de Sassoun s'incline devant son épée. Tout le monde accède au caprice du tyran, excepté David qui est encore un enfant. Lorsque les gens s'approchent de lui, en vue de l'amener à la raison, il les pousse et les jette par terre. Au moment de la bousculade, l'auriculaire de David touche à un rocher d'où jaillit tout de suite des étincelles. Le roi y voit un signe précurseur de malheur. Il a peur. Il veut le faire assassiner sur place. L'assistance le supplie de prendre en considération l'âge de David et de lui pardonner.

— Je n'insiste pas, mais cet enfant terrible a quelque chose qui ne me plaît pas. A l'avenir il peut être un ennui, même un danger pour nous.

A l'âge de huit ans, David possède déjà la force de plusieurs colosses. Sa tante ne veut plus qu'il reste à la maison sans rien faire, on lui cherche un travail; on trouve qu'il a toutes les qualités pour être un bon berger.

(1) L'enchaînement des événements précédents nous incite à supposer qu'il s'agit plutôt du roi de Ninive. Dans la langue arménienne Mesra signifie d'Egypte et Mesla veut dire de Ninive. Ainsi le changement ou la prononciation confuse d'un seul caractère peut changer le nom du pays qu'on veut désigner.

On lui confie d'abord les agneaux, mais ensuite tous les animaux du village.

Pendant la journée, quand le troupeau paît, David chasse. Il ramasse toutes sortes de bêtes sauvages. Le soir venu, il les conduit, avec le troupeau, au village. Les villageois, pris de peur et de panique, se retirent précipitamment chez eux et ferment solidement leurs portes. Cette scène se renouvelle plusieurs fois, malgré les conseils réitérés de son oncle d'être prudent, d'éviter les bêtes sauvages et surtout de ne les conduire jamais au village.

Alors, son oncle le décharge du devoir de berger et, pour lui assurer une occupation, lui donne tout ce qu'il faut pour devenir chasseur.

Un jour, poursuivant des oiseaux, David piétine le champ d'une veuve et lui cause beaucoup de dégâts.

— Que le diable t'emporte, crie la veuve. Es-tu bien le fils de ton père si vaillant, si généreux? Si tu as assez de force et de courage, qu'attends-tu? Au lieu de mener une vie de fainéant, vas réclamer et reconquérir les domaines paternels.

Les paroles de la veuve, paroles pleines de reproches, mais aussi d'indications, secouent fortement David. Il baisse la tête devant la vieille femme, il a honte, mais il court sur-le-champ trouver son oncle, lui demander des renseignements.

— Où sont-ils, mon oncle, les domaines de mon père, lui demande-t-il?

— Mon enfant, lui répond l'oncle, le roi d'Égypte les a occupés. Il a occupé même les coteaux de la chasse.

Sur son insistance, l'oncle consent d'aller à la montagne et lui donner sur place les explications nécessaires. Ils y arrivent quand il fait déjà nuit. Ils y restent.

Tandis que l'oncle dort, David monte au sommet de la montagne. Il y voit un rocher entr'ouvert d'où sort une flamme.

A sa descente, il raconte à son oncle ce qu'il avait vu.

— C'est l'emplacement du couvent de la Sainte Vierge, lui dit l'oncle. Le roi d'Égypte l'a détruit. Le rocher s'appelle Hauteur de Maroute. Le couvent se nommait Tcharkhapan (qui élimine le mal).

David est très ému. Il est soucieux, un chagrin immense bouleverse son âme. Quelques pensées roulent dans sa tête.

— Je suis orphelin, dit-il à son oncle, sois mon père, bénis-moi, soutiens-moi, aide-moi. Je ne descendrai plus de la montagne de Maroute, tant que le couvent ne sera pas reconstruit. Je te supplie, donne-moi 500 maçons et 5.000 travailleurs. Il faut que je réalise mon dessein, il faut que la prospérité revienne à cet endroit, il faut que les cantiques et les chants religieux retentissent de nouveau sous les coupes du couvent, aux pieds de la mère de Notre-Seigneur. C'est alors seulement que je quitterai cette contrée.

L'oncle donne satisfaction au neveu. Le neveu exécute son projet. Les coupes du couvent s'élancent vers les cieux plus belles, plus splendides qu'auparavant.

Les émissaires du roi portent à la connaissance de leur maître que David a reconstruit le couvent, qu'il refuse de payer impôt, qu'il se déclare maître de Sassoun.

Furieux, le roi envoie une forte armée, sous le commandement de trois célèbres généraux, en vue de châtier l'insoumis, de détruire le couvent, d'encaisser les contributions, d'emmener 40 belles vierges et 40 fortes femmes; les vierges pour lui; les femmes pour moudre du blé, de l'orge et autres grains.

Lorsque l'armée égyptienne fait son apparition, Ohan, l'oncle de David, se dépêche au devant d'elle. Il présente au commandement du pain et du sel (1). Il sollicite la pitié des généraux. Il promet de remplir toutes les obligations, de satisfaire toutes les exigences.

On arrache 40 vierges, les plus belles, des bras de leurs parents affolés; on cherche 40 femmes, les plus fortes, on les place dans une étable. Elle sont sous une surveillance sévère. On apporte le trésor de Meher; on commence à mesurer l'or.

David de Sassoun arrive comme le vent. Il voit l'air piteux de son oncle. Il voit l'insolence des généraux égyptiens.

— Allez-vous-en, scélérat, crie-t-il, aux généraux. Il n'est pas écrit que nous vous serons soumis, que nous vous serons tributaires. L'or de Meher n'appartient qu'à son fils. Comment osez-vous nous imposer des contributions? N'avez-vous donc pas appris que nous ne courbons jamais la tête devant personne? Si vous nous croyez des cadavres ou des ombres, voici ce que peuvent faire les cadavres et les ombres.

Ceci dit, il brise avec une telle force la mesure sur la tête du principal général que celui-ci tombe inanimé, les morceaux de la mesure percent les murs, et volent dans l'air; on dit qu'ils volent encore à ce jour.

David défonce la porte de l'étable et crie aux femmes et aux filles:

— Partez! Allez vivre libres et sans peur. Sassoun est libre, restera libre.

David disperse l'armée égyptienne, châtie les chefs, dit aux soldats :

— Allez raconter à votre maître ce que vous avez vu.

Cela se passe avec la rapidité de l'éclair. Ohan ne peut donc prononcer de parole que quand tout est déjà fini. Il gronde son neveu sévèrement.

— Que vas-tu faire, fou, lui dit-il, si le roi lui-même vient contre nous à la tête de son armée? Qui va lui répondre?

— Sois sans inquiétude, mon oncle, lui répond David, si le roi vient en personne contre nous, je suis ici pour l'affronter et lui donner toutes les explications appropriées.

Le roi d'Égypte est un colosse extraordinaire, inimaginable. Quand il se couche, il dort 7 jours et 7 nuits consécutifs. Il mange de quoi nourrir une cité. Lorsqu'il respire, on voit s'échapper son souffle comme la fumée d'une cheminée. Quand il souffle fort, les hommes s'en vont comme des feuilles sèches. Son aspect même terrorise les gens.

Ce roi ne peut se contenir, il bouillonne. L'aspect lamentable, les récits horribles des survivants de son armée, le mettent hors de lui-même. Il se souvient de la scène, lorsque David ne voulut pas s'incliner devant son épée. Il avait déjà une haine contre lui. Cette haine dépasse maintenant toutes les limites.

Il invite immédiatement chez lui ses 7 rois vassaux. Il recrute sans retard une armée innombrable et puissante. Il marche sur l'Arménie.

La plaine de Sassoun est devenue toute blanche, comme s'il avait neigé plusieurs semaines. Ce sont les tentes qui abritent les soldats égyptiens. Lorsque ceux-ci commencent à boire, la rivière se sèche et Sassoun reste sans eau, tellement ils sont nombreux.

— Sauvez-vous, le roi vient, le roi est arrivé, crie Ohan. Le malheur va tomber sur notre tête. Le malheur va frapper notre pays. Allons préparer et lui offrir des belles filles et tout l'or que nous possédons. Sollicitons sa miséricorde. Peut-être il aura pitié de nous.

David arrive. Il voit l'affolement de son oncle et lui dit :

(1) Présenter du pain et du sel signifie se soumettre, solliciter la paix et l'amitié.

— Allez chez vous et restez tranquille. Je vais trouver le roi, je vais m'entendre avec lui.

David n'a que 14 ans. Il jette un regard sur la plaine et, sans rien perdre de sa sérénité, ne peut s'empêcher de s'adresser au Créateur :

— Dieu bénit, dit-il, ils sont plus nombreux que les étoiles des cieux. S'ils étaient des agneaux et si je devenais un loup de printemps, je ne pourrais les dévorer. S'ils étaient le coton et moi le feu, je ne pourrais les brûler. S'ils étaient des buissons secs et moi la flamme, je ne pourrais les incendier. S'ils étaient le feu et moi le torrent printanier, je ne pourrais les éteindre. Cependant ma foi est ardente et ma confiance entière, car je lutte pour une cause juste. Vous êtes la Justice même, mon Dieu.

Tout à coup, il se souvient des paroles d'une vieille femme, qui lui avait dit un jour :

— Ton père avait un cheval de feu. Il avait aussi une épée plus tranchante et meurtrière que l'éclair, une cuirasse invulnérable et une massue d'acier.

Il réclame à son oncle qui les lui donne en pleurant, parce qu'il est certain de les perdre avec David.

L'adieu de l'oncle et du neveu est touchant, pathétique. Le neveu embrasse la main de l'oncle et le console. L'oncle le bénit et lui donne des conseils.

David descend vers la plaine. Arrivé à la hauteur de la dernière colline, il crie :

— Eveillez-vous! Mettez-vous debout! Courez aux armes! Montez aux chevaux! Soyez avertis. Je viens vous combattre. Je ne veux pas qu'on dise « nous dormions quand David est venu et parti comme un voleur. »

C'est par cette proclamation que David de Sassoun a commencé sa lutte. Il frappe impitoyablement. Il frappe à gauche, il frappe à droite. Le sang coule comme un torrent emportant les morts et les vivants.

Tout à coup, un vieillard se dresse devant lui :

— Ce sont des pauvres malheureux, lui dit-il. Ils ne sont aucunement coupables. Ils ne vous ont rien fait. Le roi les a recrutés par force. Votre ennemi c'est le roi. Si vous le tuez, ces soldats vous béniront et chacun ira avec joie dans son foyer. Ils vous seront reconnaissants.

David, immédiatement laisse les soldats et s'élance vers la tente du roi. Le despote dort; on veut le réveiller. Il ne bouge pas. Alors, on met des broches dans le feu. Après les avoir rougies, on les place sous ses pieds, on les pose sur son dos. Le colosse ouvre les yeux, mais il croit que ce sont les puces qui l'ont mordu.

Il voit David en face de lui. Avec un rugissement il souffle dans la direction de David dans le but de le chasser comme une mouche. David ne bouge pas.

Quand il sent le regard de David fixé sur lui, il perd la force de dix buffles. Un frisson passe en lui. Une peur atroce l'enveloppe.

Le roi avait fait creuser des puits sous sa tente. Il les avait couverts de tapis. Lorsqu'il ne pouvait pas vaincre quelqu'un, il l'invitait à l'intérieur de la tente et le faisait tomber dans le piège.

Il emploie la même procédure, la même lâcheté contre David. Il l'invite avec douceur à venir s'asseoir auprès de lui pour s'entretenir sur diverses questions.

Aussi naïf qu'enthousiaste, aussi confiant que courageux, David avance et tombe dans les puits.

La ruse triomphe. Le despote rit avec éclat. Afin de le faire périr plus sûrement, il fait poser une énorme pierre sur la bouche du puits.

Ohan voit dans son rêve que le soleil d'Egypte brille, tandis que de

noirs et épais nuages s'amoncellent sur Sassoun. Il devine que David est victime d'une machination. Il monte le cheval noir qui l'amène en un clin d'œil sur la colline. Pour que la poitrine ne se brise pas par l'effort surhumain qu'il doit faire, il se la couvre des cuirs de sept buffles et crie de toute sa force.

— David, où es-tu? Souviens-toi de la croix attachée à ton bras droit. Appelle à ton secours la Vierge Sainte. Délivre-toi!

David entend la voix de son oncle. Il se lève et donne un coup formidable à la pierre en criant :

— Au secours, la Croix Sainte! Au secours, Sainte Vierge de Maroute!

La pierre se brise. La voie s'ouvre. David se libère. Il se dresse devant le despote avec une résolution farouche de le combattre.

Le duel commence.

Chacun aura trois coups à donner.

Le roi exige la priorité de l'attaque. David accepte généreusement et sans aucune formalité.

Le roi s'arme de son arc de mille cordes. Il monte son cheval favori. Il charge trois fois et avec toute sa force.

David reste indemne et inébranlable.

A son tour David passe à l'attaque. Il donne deux coups épouvantables, l'entourage du roi s'affolle. Il supplie David de lui épargner la vie. D'ailleurs le roi s'est enfui. Il se cache dans un puits profond. Il se fait couvrir de multiples feutres. Il fait boucher le puits par 40 grosses pierres.

Le coup de David est formidable. L'épée miraculeuse brise toutes les pierres, déchire tous les feutres et coupe en deux le corps du despote.

Alors, David s'avance vers les soldats égyptiens et leur dit :

— Je ne convoite ni richesse ni territoire. Je désire que tout le monde soit libre et prospère. Vous êtes des innocents. Allez dans votre pays. Vivez par vos travaux. Soyez heureux.

Sassoun est libre.

Les trouvères chantent la beauté d'une princesse lointaine, Khandout Khatoun, ils font sa louange. David se rend auprès d'elle qui le charme par ses grâces. Il l'épouse. Il a un garçon, on le nomme Meher.

Meher le Petit. — On l'appelle Meher le Petit pour le distinguer de Meher le Grand, son grand-père. Par la suite on l'appellera aussi Meher le Juste. Par ses actions et par ses tendances, il a bien mérité ce titre.

Meher naît la main droite fermée. Le père l'ouvre par force. On y voit alors du sang coagulé. On en devine que le fils versera encore plus de sang que le père.

Après la naissance de son fils, David désire se rendre à Sassoun. Il le confie à son beau-père et il part avec sa femme. Il doit traverser les terres de la Sultane Tchmilguer avec qui il a été autrefois en relation sentimentale. Même il a eu un enfant d'elle.

La Sultane veut l'attaquer. David, avant d'engager la lutte, se baigne. A ce moment, une flèche vénéneuse vient le blesser. Il pousse un cri si épouvantable que l'écho va jusqu'à Sassoun. Son oncle et quelques proches parents courent à son secours. Ils lui demandent le nom de l'agresseur. Il a à peine la force de montrer une touffe de roseaux. Ils font des recherches et ils trouvent la fille de la Sultane Tchmilguer. Effrayée du cri de David, elle est morte sur place.

David ne survécut pas à sa blessure. Sa femme se précipite alors dans un abîme et se suicide.

Ohan et ses compagnons ne savent pas si David a un enfant. Ils examinent les seins de Khandout Khatoun et trouvent des traces d'allaitement. Ils supposent que l'enfant se trouve chez son grand-père. Ils se pré-

sentent à lui et réclament l'enfant.

— Il est mort, répond le roi.

— Montrez-nous son tombeau, ripostent les gens de Sassoun qui ne sont pas dupes.

On leur montre un tombeau quelconque.

— Ce n'est pas un tombeau arménien, les nôtres sont plus vastes, plus grands, clament-ils.

Cependant, le roi ne veut pas donner son petit-fils. Il le cache dans une grotte et devant son entrée il fait battre des tambours et fait sonner des clairons, afin que les cris de réclamation n'arrivent pas jusqu'à l'oreille de l'enfant. Mais Ohan lance un appel si fort que l'enfant l'entend. Il bouscule les gens qui le retiennent et sort de la grotte.

On le conduit à Sassoun. On lui offre les habits, les armes, le casque et la cuirasse de son père ainsi que le cheval de feu et l'épée miraculeuse.

Meher est beau, élégant, fort. Il fait des exploits magnifiques. Il est invincible. Il est partout où il y a un tyran et un malheureux. Il punit les coupables, il aide les pauvres. Il est le fléau des méchants, il est le soutien des faibles. Son nom répand la terreur pour les uns, le bienfait pour les autres. On l'appelle Meher le Juste.

L'ambition de Meher est plus grande. Il cherche à tarir les sources de la méchanceté des éléments. Il veut lutter contre les forces terrestres et célestes qui sont à la base du malheur humain.

Avant d'engager la lutte, il désire consulter le destin.

Meher porte les vêtements, le casque et la cuirasse de son père. Il est sur le cheval de feu. Il a en main l'épée miraculeuse. Il s'arrête devant un rocher.

— Si le rocher s'entr'ouvre, dit-il, j'ai raison, j'entreprends la lutte. S'il ne s'entr'ouvre pas, je n'ai pas de place sur cette terre, tant que l'ancien ordre n'est pas renversé, tant que n'est pas créé le nouveau monde où les grains de blé seront gros comme les noisettes et ceux de l'orge gros comme des noix.

Il donne alors un coup d'épée. Le rocher s'ouvre. Meher y entre avec son armure et son cheval. Le rocher se ferme.

D'après la tradition populaire, Meher y restera tant que n'a pas sonné l'heure du droit et de la justice. Seulement, de temps à autre, il sort de son cachot, pour se rendre compte si ce moment est arrivé.

Dans les environs de Van, il y a un rocher. On y a sculpté une énorme porte, sur laquelle sont tracées 80 lignes d'écriture cunéiforme. Cette porte s'appelle porte de Meher. La population croit que Meher se trouve, avec son cheval, derrière cette porte. Une fois tous les ans, lorsque le Saint Esprit fait son apparition à Jérusalem, cette porte s'ouvre pour laisser entrer la manne que les cieux envoient pour le chevalier et sa monture.

S. K.

Note. — En 1939, le peuple et les autorités arméniens organisèrent partout, soit en Arménie, soit dans les pays où résident des colonies arméniennes, diverses solennités pour fêter le millénaire de David de Sassoun. La légende fut traduite en plusieurs langues. Les héros de Sassoun revêtirent ainsi un caractère national et même international. La colonie arménienne en France a eu sa part dans ces manifestations. Les journaux et les périodiques arméniens publièrent des articles et comptes rendus. Le très beau poème, tant épique que lyrique, de M. H. Toumanian, l'un des plus grands poètes arméniens contemporains, *David de Sassoun*, a connu à cette époque un nouveau succès.

L'Exploration Archéologique de L'Arménie

Le sous-sol de l'ancienne Arménie n'a pas été exploré d'une façon méthodique, comme ce fut le cas pour l'Égypte et l'Assyrie. A l'instar de la Syrie, l'exploration archéologique de l'Arménie s'est vue limitée aux recherches à fleur de terre, avec, simplement, quelques sondages, pratiqués d'une façon tout à fait sporadique.

Mais l'archéologie n'embrasse pas exclusivement les temps païens, et l'étude des monuments et des ruines de l'époque chrétienne constitue une des branches les plus importantes de l'archéologie. Sous ce rapport, il convient de rappeler les recherches, travaux et publications des Dubois de Montpéreux, des Brosset, de Victor Langlois pour la Cilicie, des Belck et Lehmann-Haupt dans la vieille Arménie, des Camont dans la Petite Arménie, de Schulz dans la région de Van à l'époque de Sémiramis, de Jensen essayant de rapprocher par voie philologique les Hittites et les Arméniens.

Dans cet ensemble archéologique déjà fort respectable, les anciennes églises d'Arménie forment un bloc à part qui a donné naissance à des études intéressantes et à des publications importantes. Ce bloc compact des églises d'Arménie constitue un des cantons les mieux délimités de l'art chrétien oriental, mais aussi l'un des moins étudiés. Pendant longtemps, on a rangé cette architecture arménienne sous la rubrique « byzantine », et on ne la traitait que comme une des branches issues du tronc de la capitale de l'Empire romain d'Orient.

L'exploration archéologique ne date que du XIX^e siècle. Dubois de Montpéreux, Texier, Brosset, Grimm, Choisy, Srtzygowski, Charles Diehl, Gabriel Millet sont parmi les Européens qui ont le plus contribué à faire connaître ce groupement important de l'art religieux oriental.

A côté d'eux et à leur suite, des savants et des artistes arméniens ont fourni une importante contribution à la connaissance des vieux monuments de leur patrie. Le P. Alichan, Erwand Lalayan ont consacré de nombreuses monographies aux principaux couvents arméniens. Les travaux de l'architecte Toramanian jettent un jour tout nouveau sur les origines de l'art arménien, sur les influences qu'il a subies soit du côté byzantin, soit du côté syrien, soit enfin, tout à l'origine, du côté romain. L'artiste Archak Fetvadjian a élevé un véritable monument à l'art de sa patrie en consacrant vingt ans de sa vie à dessiner les motifs ornementaux qu'il rencontrait dans les ruines qu'il visitait, à peindre d'admirables aquarelles qui fixeront d'une manière définitive des églises et des monastères qu'il vit encore debout et qui, depuis, ont été à jamais ruinés.

Enfin, M. le professeur Marr a pu, à l'aide des subventions que lui fournissait une société arménienne, pratiquer des fouilles méthodiques et nombreuses à Ani, la capitale des Bagratides arméniens au IX^e, X^e, et XI^e siècles.

Grâce aux recherches multiples et variées de ces savants et de ces artistes, l'archéologie de l'Arménie chrétienne a été pour ainsi dire renouvelée sinon créée, et l'on peut désormais proposer un essai de classification des principaux monuments anciens de l'Arménie. Cette classification ne saurait présenter un caractère rigoureux : elle permettra à tout le moins

de poser des jalons; et, ces points de repère une fois établis, l'enquête se poursuivra suivant une méthode plus rationnelle et plus scientifique.

Ces vieilles églises, ces antiques monastères s'étagent sur une période allant *grosso modo* du VI^e au XIII^e siècle de notre ère. On ne saurait, à l'heure actuelle, prétendre à remonter plus haut. M. Toramanian semble avoir établi d'une façon définitive que les plus anciens sanctuaires arméniens étaient en partie ou en totalité, construits en bois. Ils disparurent rapidement, du fait des incendies, et les quelques églises que l'on suppose dater du IV^e ou du V^e siècle sont d'une attribution douteuse. Les vieilles églises de Tékou et de Erérouq datent plus vraisemblablement de la fin du V^e ou du début du VI^e siècle, que d'une époque antérieure.

Trois types principaux sont facilement reconnaissables dans les vieilles églises d'Arménie.

C'est d'abord le type *basilique*, représenté par les monuments de Tékou et de Erérouq ou Kizil-Koulé. Ce type rappelle celui de la basilique syrienne, telle qu'on la trouve à Tourmanin et ailleurs.

Le second type est constitué par la *rotonde*, reposant sur une base circulaire ou polygonale. Les représentants classiques de ce genre architectural sont l'église, actuellement en ruines, de Zwarthnots ou Saint-Grégoire, sur la route allant d'Etchmiadzin à Erivan, l'église de Saint-Grégoire à Ani, et la chapelle de Saint-Grégoire des Aboughamrents, également à Ani.

Enfin, le troisième type, peut-être le plus fréquent en Arménie, est celui du *Carré*, flanqué ou non de quatre absides demi-circulaires, faisant saillie à l'extérieur. Les meilleurs témoins de ce type sont la cathédrale d'Etchmiadzin, la chapelle de Ripsimé près d'Etchmiadzin, l'église des saints apôtres à Ani, et la cathédrale Ani.

Erérouq, ou Gezel-Goulé, ou Kizil-Koulé, était, jadis, un village prospère du canton de Chirak, province d'Aïrarat. Son église était magnifique, bien que de dimensions modestes : 23 mètres de long sur 14 de large. L'église est actuellement en ruines. On y voyait 10 fenêtres et 3 portes. La porte principale s'ouvrait vers l'occident. Sur la face extérieure de l'une des portes du sud, on lisait une inscription portant la date de 1038. Cette date doit marquer la restauration de l'édifice et la construction de la coupole, qui n'existait pas dans le bâtiment primitif. Celui-ci date en réalité de la fin de V^e ou du début du VI^e siècle. C'est le type de la basilique, introduit de Syrie en Arménie, à une époque indéterminée, mais avoisinant le V^e siècle. Le bâtiment primitif était recouvert de tuiles et d'une toile en charpente. L'usage du bois disparut rapidement dans les cathédrales arméniennes, pour céder le pas à la pierre de taille. (Cf. Alichan, *Chirak...*, Venise, 1881, p. 170-171.)

Tékou ou Digou était, au V^e siècle, un endroit célèbre du canton de Chirak, province d'Aïrarat. L'église de Tékou a conservé, au dire de Texier (1), des éléments romains, mais arménisés. Dans cet édifice, ce sont les frontons qui indiquent l'influence de l'architecture romaine. Dans quelques détails de l'église de Tékou, certaines sculptures portent les germes de l'architecture gothique.

Texier, le premier, a relevé que les arcs en forme de fer à cheval de Tékou, que l'on croyait jusqu'alors arabes, avaient leurs prototype en Arménie dès le V^e siècle. Ce sont donc les Arméniens qui ont fourni aux Arabes cet élément architectural qui a eu une si prodigieuse fortune, et l'on retrouve dans l'Espagne du X^e siècle les arcs en forme de fer à cheval de Tékou du V^e siècle.

(1) *Descriptions de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie...* (Paris, 1842), *passims*, s. v. Dighour.

Zwarthnots — La forme *ronde* apparaît chez les Arméniens au VII^e siècle; l'exemple typique en est l'église de Zwarthnots, rotonde dont la nef est formée par quatre absides demi-circulaires, ouvrant entre les quatre piliers massifs qui soutiennent la coupole. Avant cette époque, on ne possède aucun renseignement précis sur les églises rondes et polygonales; il y avait toutefois, au dire de l'architecte Toramanian, des baptistères à forme circulaire (Etienne Asolik de Taron, *Histoire universelle*, trad. F. Macler, p. LXXXIV).

Les formes polygonales et rondes sont étrangères à l'Arménie; mais les savants ne se sont pas encore mis d'accord pour savoir si ce type est grec ou romain; certains pensent que cette forme est originaire d'Asie.

Le catholicos Nersès III *Chinogh*, le *constructeur* de Zwarthnots, avait des tendances unionistes, et il se peut qu'il ait subi l'influence d'architectes qui avaient vu des églises rondes en Cappadoce. Le but de Nersès était de ramener dans le voisinage d'Etchmiadzin le siège du patriarcat arménien qui, depuis le milieu du V^e siècle, était à Dwin. A cet effet, il choisit le haut plateau situé à l'est d'Etchmiadzin, et il y fit édifier la première église ronde que l'on connaisse en Arménie, et, à côté, de monumentales constructions destinées à la résidence du catholicos et de sa suite.

Un première campagne de fouilles fut entreprise en 1893 par Mgr Mesroptér Movsésian; mais c'est seulement à partir de 1900 que le vardapet Khatchik pratiqua des fouilles méthodiques et suivies. Pendant cinq ans de suite, il déblaya le terrain, et l'on peut se faire une idée exacte du caractère grandiose de Zwarthnots et de ses dépendances, lorsque l'on parcourt les ruines qui sont actuellement abandonnées.

Etchmiadzin. — La cathédrale de Vagharchapat ou la Sainte-Etchmiadzin est le plus grand sanctuaire de l'Eglise et de la Nation arménienne.

Le monument occupe le centre d'une aire très vaste, flanquée de chaque côté de bâtiments masqués par les arbres.

D'après la tradition arménienne, l'église d'Etchmiadzin aurait été construite par les soins de Grégoire l'Illuminateur, au début du IV^e siècle. Le bâtiment aurait été recouvert d'un toit en bois. Cet état de choses aurait duré jusqu'en 618, époque à laquelle le catholicos Komitas aurait remplacé la construction en bois par un édifice en pierres. On suppose que c'est ce même catholicos qui fit ériger la coupole et qui restaura l'église d'Etchmiadzin sur le type de celle de Tékôr.

Sans vouloir pousser les rapprochements, vous éprouverez peut-être une certaine curiosité, après avoir vu cet angle d'Etchmiadzin, à comparer cette vue avec l'église de Saint-Nectaire-le-Haut, en Auvergne, remarquable monument datant de la seconde moitié du XII^e siècle, dont le clocher, rasé à la Révolution, fut reconstruit, en même temps qu'on restaurait l'église en 1877-1878, sous la direction de l'architecte Brugère, qui s'inspira de modèles orientaux pour procéder à la réfection de l'ancienne basilique bénédictine, — et avec une autre église romane, celle de Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand, dont l'abside et le transept remontent au XI^e siècle, dont le reste du bâtiment date du XII^e siècle, et dont le clocher actuel est une restauration, faite au milieu du siècle dernier, de l'ancien qui avait été édifié d'après des modèles venus d'Orient.

Ripsimé. — L'évêque Sébêos rapporte dans les termes suivants la construction de l'église de Ripsimé, près d'Etchmiadzin : « En l'année 28^e du règne d'Apruêz Khosrov (618 de J.-C.), le catholicos Komitas démolit la chapelle de Sainte-Ripsimé, dans la ville de Vagharchapat, car le bâtiment qu'avait construit le patriarche saint Sahak, le catholicos des Arméniens, le fils de saint Nersès, était trop bas et trop sombre... subitement apparut la perle royale, lumineuse et rare, c'est-à-dire le corps virginal de

la sainte dame Ripsimé... Il construisit l'église et il laissa la bienheureuse en plein air, à cause de l'humidité du mur, jusqu'à ce que la chaux fût desséchée; puis elle fut recueillie dans sa demeure... »

Si l'on fait, par la pensée, abstraction du clocher, à gauche du bâtiment, qui a été construit en 1652 par le catholicos Philippos, on a, dans la chapelle de Ripsimé, le type le plus pur de la vieille architecture arménienne. On éprouve une réelle impression de grandeur et de pureté de lignes en contemplant, de longues heures durant, la modeste chapelle de Ripsimé.

Ani. — La cathédrale d'Ani, commencée par les soins du roi bagratide Smbat, fut achevée en 1010 de J.-C., par Katramidè, femme du roi Gagik, fille du roi de Siwniq. L'historien arménien Etienne Asolik de Tarôn rapporte que ce magnifique édifice, aux voûtes élancées, constituait un sanctuaire admirable, surmonté d'une coupole semblable au ciel. Katramidè orna cette église de tapisseries, aux fleurs de pourpre, tissées d'or, et peintes de diverses couleurs, de vases en or et en argent, brillant du plus vif éclat, magnificences qui rendaient la sainte cathédrale d'Ani aussi resplendissante que la voûte céleste. Smbat avait doté l'église d'une magnifique lampe en cristal, qu'il avait fait venir des Indes (1).

Salmosavanq possède une église admirablement située, et qui domine la vallée rocheuse et sauvage du Qasagh. La population est moitié tartare, moitié arménienne, et ces deux groupements vivent en bonne intelligence. Les musulmans sont trop pauvres pour avoir une mosquée et, lorsqu'ils veulent prier, ils vont à l'église.

Salmosavanq, d'après la légende, a été fondé par Grégoire l'Illuminateur. C'est du XIII^e siècle que date l'église d'aujourd'hui, lorsque Zakharé, généralissime de la reine Thamar, conquiert l'Ararat sur les Musulmans. Le mémorial le plus ancien gravé sur les parois de l'église est de l'an 1215 de J.-C.

Ochakan. — L'église, qui renferme le tombeau traditionnel de saint Mesrop, est une restauration moderne, qui fut achevée sous le catholicat de Georges IV, en 1879, d'après l'inscription qu'on lit au-dessus de la porte d'entrée. On a démoli une église du V^e ou du VI^e siècle, qui avait sa valeur historique, et on l'a remplacée par une église moderne, sans goût, mais qui a l'avantage de renfermer un sanctuaire particulièrement précieux aux yeux des populations environnantes.

Cet exposé ne représente qu'une part assez faible des richesses artistiques et architecturales de la vieille Arménie. L'architecture arménienne est, au demeurant, si riche et si variée, que bien des erreurs ont été commises par les critiques et par les archéologues qui en ont traité. Les monuments qui sont encore debout, comme ceux qui sont à jamais ruinés, mais dont on a relevé les plans, constituent dans leur ensemble les témoins les plus éloquents et les plus authentiques du talent fécond et de l'esprit artistique du peuple arménien.

Si l'Arménie a su créer un art original en mêlant les éléments locaux aux différents types bizantins et orientaux, si la coupole de ses cathédrales avec son tambour surmonté d'un toit conique donne au monument un aspect particulier, on notera également qu'à son tour l'Arménie a été génératrice d'art et qu'elle a exercé une influence que l'on ne saurait méconnaître sur nombre de pays qui apprirent d'elle l'art d'édifier de beaux monuments.

Auguste Choisy, le premier, a remarqué l'affinité de l'architecture

(1) Cette vue est empruntée à l'ouvrage de H.-F.-B. Lynch, *Armenia...*, t. I, 370, fig. 72.

arménienne avec l'architecture romane, et il montre excellemment le chemin parcouru par l'architecture arménienne pour arriver, en Europe, au style roman (1). « L'art arménien franchit la mer Noire et se répand dans le sud de la Russie et les provinces danubiennes : le style des églises russes de Pokrowa, Kief, Vladimir, celui des églises de la Roumanie, et surtout de la Serbie est arménien bien plus encore que byzantin.

« Ainsi, tout le littoral de la mer Noire, de Trébizonde au bassin du Danube, se trouve rattaché au domaine de l'art arménien et, par l'art arménien, aux traditions de la Perse sassanide...

« Dans la Norvège, dans la Suède, aussi bien qu'en Russie, la présence de l'art asiatique est palpable.

« L'influence ne s'arrête pas à la Scandinavie. Ce style ornemental, transporté par le flot des Northmans, redescend le long des côtes de l'Océan, pour se reproduire dans les décorations romanes de l'Angleterre, de l'Irlande et de la Normandie... »

Et le savant architecte cite à l'appui de son dire quelques décors empruntés à la sculpture des tympans de Bayeux : le lion grimaçant de la Perse sassanide, et les entrelacs de l'Arménie.

Enfin, en Irlande, « les détails de la décoration usuelle présentent avec ceux de l'Arménie des ressemblances qui ont été depuis longtemps remarquées... »

Si le Christianisme est *un* dans son essence et dans son principe, il n'en a pas moins subi, au cours des siècles, les multiples évolutions. Ces transformations successives ont donné naissance à des manifestations que l'on a qualifiées de sectes, d'hérésies, de schismes, suivant les temps et selon les circonstances. Le dogmaticien rigide n'admet pas ces écarts de la pensée religieuse; il les combat au nom de son orthodoxie immuable; il les étouffa jadis par la flamme et sur le bûcher.

L'historien pocède différemment; ces mêmes sectes, ces mêmes hérésies lui apparaissent comme autant de manifestations d'un esprit curieux sinon inquiet, désireux de tendre de plus en plus à la recherche de la vérité. Et l'un des plus beaux apanages de la science des religions est précisément cette étude historique du phénomène religieux.

Dans ce christianisme multiforme, la religion des Arméniens ne constitue pas une des branches les moins intéressantes à étudier.

Converti de bonne heure au christianisme, le peuple arménien adopte la croix, et s'y tient fermement attaché. L'architecte devait donc traduire dans l'édifice qu'il avait à élever cet attachement de l'Arménien à la croix, lui rappeler sans cesse que le sol qu'il foulait était chrétien, ne fût-ce que par ce signe universel, et combiner ses dispositions architecturales de telle sorte qu'une croix fût toujours simulée, soit au niveau du sol, soit dans la toiture du sanctuaire. Les architectes arméniens n'ont pas failli à ce devoir. Qu'il s'agisse de basiliques ou de rotondes, de carrés ou de rectangles, le signe de la croix est toujours figuré.

Mais les Arméniens, comme les autres chrétiens croyants, ne considèrent la patrie terrestre que comme passagère et transitoire. Ils aspirent tous à la patrie céleste. Il incombait donc à l'artiste de rappeler à l'esprit du fidèle arménien, chaque fois qu'il pénétrait dans le sanctuaire, cette voûte céleste, objet de ses désirs. Et les historiens arméniens du Moyen âge citent à l'envie, dans la description qu'ils font des églises, la coupole surélevée, ornée de pierreries et de peintures plus éclatantes les unes que les autres. L'usage de la coupole se répand de bonne heure en Arménie : et, dès le VII^e ou le VIII^e siècle, même lorsque l'architecte bâtit une église

(1) *Histoire de l'architecture...* (Paris, 1899), t. II, p. 84-86.

rappelant la basilique, il prend soin de la surmonter d'une coupole, bien que cet appendice architectonique ne rentre pas dans le style pur de la basilique.

Tels semblent donc être, en résumé, les caractères essentiels de la vieille architecture arménienne :

La robustesse de la construction et des matériaux employés symbolise excellemment la foi robuste des Arméniens.

Quelles que soient les formes qu'ils revêtent, les temples de l'Arménie portent toujours, dans le tracé du plan de l'édifice, le signe commun à toutes les chrétientés.

Enfin, la coupole, si caractéristique des anciennes églises d'Arménie, rappelle au croyant le but dernier de la vie, celui qui doit constamment être présent à son esprit.

On imaginerait malaisément une fusion plus intime entre la culte et le sanctuaire, entre la foi et l'endroit où cette foi se manifeste le plus naturellement.

Ne sont-ce pas des titres suffisants pour justifier l'intérêt grandissant que l'on porte, de nos jours, aux antiques vestiges de l'architecture arménienne?

N'est-ce pas une raison de plus pour étudier avec un soin tout particulier l'histoire de la pensée religieuse en Arménie, ce champ où se heurtèrent l'hellénisme des Séleucides, le zoroastrisme et le mithriacisme des Bactriens et des Perses, ce point de rencontre des civilisations hétéenne, chaldéenne et romaine, jusqu'au jour où le christianisme triomphant provoqua la floraison d'un art nouveau, adéquat à cette religion nouvelle?

Frédéric MACLER,
Professeur à l'École nationale
des Langues orientales vivantes.

L'ART ET L'ARMÉNIE

Rien de plus pénible que ces phrases répétées à tout bout de champ par les profanes, érigeant en principe des constatations presque toujours fausses ou erronées. Ainsi, nombre de gens croyaient à l'inaptitude militaire des Arméniens. Nous avons démontré avec arguments à l'appui la stupidité d'une telle allégation. De même en est-il quant aux Beaux-Arts. Ces propagateurs de jugements téméraires qui existent dans tout l'univers, qui se rencontrent dans tous les milieux, qui prétendent tout connaître, décrètent que les Arméniens sont des commerçants et ajoutent que, *par conséquent*, ils ne sauraient s'intéresser à la poésie, à la sculpture, à la peinture, etc. Le culte du beau leur serait interdit. Il n'est jamais trop tard de confondre un Arrias et de montrer aux personnes de bonne foi qui l'écoutent une réalité tout à fait différente. Les Arméniens, en effet, sont des esprits très fins, très cultivés, capables d'être des artistes, des écrivains, des poètes, des peintres, et tout cela dans le meilleur sens du mot.

L'existence agitée de l'Arménie ancienne ne l'a pas empêchée de jeter un éclat très vif dans le domaine de la littérature, de la sculpture, de la peinture, et notamment de l'architecture religieuse. Les moines arméniens répartis dans des centaines de couvents nous ont laissé, malgré les pillages,

ges des hordes barbares, des vestiges nombreux de cette période à peu près inconnue précédant les Croisades. Foyers littéraires et scientifiques, centres d'études pour tous ceux qui voulaient apprendre, ces sanctuaires encore aujourd'hui visibles malgré la marque des siècles, étaient de véritables Universités. Le Professeur Strygowsky s'est occupé particulièrement de toutes les questions y afférentes dans un livre publié à Vienne.

La coupole de Sainte-Sophie de Constantinople, qui s'était écroulée lors du tremblement de terre de 989, a été reconstruite sur les données de Tiridat, architecte arménien qui d'autre part participa à l'édification des monuments d'Ani. Si l'on visite les ruines d'Ani, on s'aperçoit bien vite, en confrontant les dates, que l'architecture romane trouve son origine en Arménie.

M. Basmadjian, dans son *Histoire Moderne des Arméniens* rappelle avec beaucoup d'exactitude l'application de l'art roman en Occident : « Il est peut-être utile de rappeler que le dôme de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle en Allemagne, celui de l'église de Germigny des Prés aux environs d'Orléans en France sont de style arménien et que ce même style n'est point byzantin-roman, comme on le supposait jusqu'à présent, mais vient d'Orient, d'Arménie. »

Cependant on est fort mal renseigné sur le passé de l'Arménie artistique. Ce n'est qu'au Moyen âge que l'on rencontre des noms. C'est l'époque où les Arméniens excellent dans l'ornementation et la décoration. La description des œuvres d'art, de style, est plutôt la tâche du technicien; des livres très spéciaux ont analysé cette période et l'on ne peut mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. M. Frédéric Macler, professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes, en a esquissé l'étude en 1917 dans une publication de luxe, qui est la perfection en la matière (1). Nous nous cantonnerons dans la période contemporaine. Elle est particulièrement brillante. Il existe à Paris une pléiade d'hommes de valeur qui sont nés sous le ciel d'Arménie, y ont commencé leurs études et sont venus en France faire connaître leur génie et leur talent. Et ceci doit nous remplir d'orgueil. Paris n'est-il, n'a-t-il pas été et ne devra-t-il pas être toujours le lieu de réunion pour tous les étrangers qui veulent porter haut, encore plus haut avec nous le flambeau unique, éblouissant des Beaux-Arts?

Les Arméniens qui sont restés chez eux ne se préoccupent pas moins de mener une vie intellectuelle. Avant les événements de 1914, les écoles arméniennes ont formé une élite qui, à Constantinople, a représenté le malheureux peuple persécuté avec beaucoup d'habileté et de courage. Le journalisme arménien tant en Russie qu'en Turquie a jeté un vif éclat et continue à le jeter. C'est le *Massis*, fondé en 1851, qui fut pendant trente ans, le plus important quotidien de Constantinople, rivalisant avec les meilleurs organes européens. C'est l'*Azatamart*, le *Puzantion*, le *Jamanak*, feuilles de combat, qui apportent « leur obole au mouvement intellectuel arménien ». Paris a été de tout temps un centre intellectuel pour les Arméniens; ils y ont eu le Collège Mouratian (plus tard, Haïgazian), plusieurs imprimeries, des journaux périodiques. De ces derniers rappelons au hasard l'*Hamalsarân* (l'Université), l'*Anahid* de M. Tchobanian, l'*Arménie* de M. Minas Tcheraz, le *Pro Armenia*. Actuellement ils ont, à Paris, deux périodiques : *Véradznout* (la Renaissance) et *Artzakank Parisi* (Echo de

(1) *La France et l'Arménie à travers l'Art et l'Histoire*, Imp. H. Turabian, Paris. N. D. L. R.

Paris) (1). Dans d'autres villes étrangères où l'on rencontre des groupements arméniens il y a presque toujours un périodique où l'on trouve exposées les idées les plus nobles, les plus respectables et les plus élevés.

Avant de parler des artistes arméniens, je ne veux pas oublier de rappeler les noms des écrivains les plus en vue de ces cinquante dernières années. Ce sont les historiens J. Daschian, Galoust Ter-Mekertitchian, K. Kostaniantz, les prosateurs Avetis Aharonian, Léon Chanth, les poètes Varoujan, Toumaniantz, Hovhanessian, Tchobanian, Tzatouriantz, les romanciers Raffi, Chichmanian, Atrpet, Chirvanzadé, et les publicistes Pannossian, Arzrouni, Arpiarian, Ketchian, Léo, Varandian, Maloumian, Eremian dont les *Vêpres Arméniennes* ont obtenu un si juste succès. Je m'aperçois que ma liste est incomplète. C'est le danger qu'il y a lorsque l'on prétend énumérer les noms des artistes courageux de ce vaillant petit peuple.

« Le théâtre, la musique, les Beaux-Arts ont exercé, de nos jours, un puissant attrait sur la jeunesse arménienne », dit M. Macler. Nous le croyons aisément si nous regardons dans les milieux artistiques parisiens. Qui ne se rappelle de Gulbenkian, élève de Paul Mounet, qui mourut au seuil de la gloire? Chah-Mouradian est un chanteur charmant qui sut en Amérique se faire apprécier. Mlle Babaian, en 1917, donna avec sa sœur, à la salle Pleyel, un splendide concert qui est resté à la mémoire de tous les auditeurs. Mais c'est peut-être dans la peinture et la sculpture que les artistes arméniens ont donné la meilleure mesure : Edgar Chahin, comme peintre, aquafortiste et graveur, Mme Babaian Carbonel avec son tableau de *La Lecture*; Nichanian avec son expressive scène *Mariage Arménien à Mouch*; Chabanian avec son puissant *Clair de Lune*; Alhazian, nous montrant un des spectacles les plus tristes de la Finlande, Ch. Atamian avec ses deux puissantes évocations, *Debout les Morts — Sauvez, c'est Verdun!*

Pour terminer, je ne puis résister à l'envie de décrire la vie de l'une de ces artistes pour prouver le ressort des Arméniens. Ce sera, si vous le voulez bien, celle du doyen d'âge des artistes arméniens de Paris, Zacharie Zacharian. Elle est d'actualité, puisqu'il était un ami intime de Degas. Elle est aussi un exemple pour les jeunes qui travaillent, qui ont des illusions, des désillusions, des échecs, des succès, mais qui sont sûrs que la persévérance et le courage sont toujours récompensés, quoi qu'il arrive.

Zacharie Zacharian naquit à Constantinople en 1849. Il fit ses études primaires dans cette ville et, en 1867, il fut envoyé par ses parents à Paris. D'abord il suivit les cours au Collège Sainte-Barbe, puis il fit ses études de médecine. Mais il avait en lui le talent inné. Comme il connaissait des artistes français, ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il était fait pour être peintre. Inutile de dire que les parents de Zacharie Zacharian ne virent pas d'un bon œil son intention de se consacrer à l'art. Ils lui coupèrent même les vivres. Cela ne l'empêcha pas de se mettre au travail avec « passion ». Il se forme seul, sans maître et, rapporte M. Macler, « ce sont les conversations qu'il eut avec Degas sur les maîtres anciens qui firent son éducation d'artiste ».

En 1879 il exposait au salon Volney, en 1885, au salon des Champs-

(1) Depuis la publication de l'article de M. Henri COULON dans *La Voix de l'Arménie* (1re Année, n° 12), les Arméniens de Paris ont fait paraître plusieurs revues, hebdomadaires et quotidiens, parmi lesquels citons les revues *Hog, Vém, Zevartnots, Yergounk*; les hebdomadaires *Erivan, Joghovourti Tzain*; les quotidiens *Abaka, Haratch, Nor-Yerguir, Nor-Guiank* et *Mardgots*. N. D. L. R.

Elysées. Sa réputation se consacrait et dans de nombreux musées de France on trouve de ses œuvres. On sait qu'il s'est spécialisé dans les natures mortes.

Ainsi donc, par ce trop bref aperçu sur le mouvement intellectuel et l'art arméniens, j'ai voulu non pas faire une étude technique, mais affirmer, devant ceux que seule l'ignorance excuse, que les Arméniens sont non seulement les représentants d'un peuple qu'il ne faut pas oublier parce qu'il souffre, mais qu'il faut admirer parce que, malgré l'absence de toute organisation sociale publique, il trouve le moyen, au milieu de ses souffrances, d'avoir du talent, même du génie.

Henri COULON.

L'EMPEREUR JULIEN ET LE CELEBRE ORATEUR ARMENIEN PAROUYR

Au IV^e siècle de notre ère, les jeunes Arméniens allaient faire leurs études à Athènes, à Rome et dans d'autres villes réputées pour leur enseignement. Un des plus célèbres parmi ces étudiants arméniens fut Parouyr, dont la vie ne nous est connue que par les sources grecques.

Jeune encore, Parouyr se rendit à Antioche où il commença par tomber dans la misère. Il s'adressa à Oulpianos qui avait fondé dans cette ville une académie d'éloquence. Admis au cours du maître, il en devint bientôt un des élèves les plus remarquables.

Puis il se rend à Athènes, où son nom commence à être connu. Il s'y lie d'amitié avec Héphestion, qui était aussi pauvre que lui. Ils possédaient à eux deux une seule tunique, un seul manteau, et quelques morceaux de tapis, usés et décolorés par le temps. Lorsque Parouyr se rendait à l'Académie, vêtu de *la* tunique et *du* manteau, Héphestion gardait le logis.

Parouyr devenait un orateur célèbre. Son éloquence ne tarda pas à faire naître les jalousies. Il fut exilé d'Athènes et retomba dans la noire misère. Athènes changea de prince et Parouyr rentra dans la ville d'où il n'aurait jamais voulu sortir, objet de l'accueil le plus chaleureux et le plus flatteur.

La réputation de Parouyr avait franchi les bornes du monde oriental et l'empereur Kostand l'appela en Gaule (i Gallia). Parouyr se rendit à l'invitation impériale et étonna par son éloquence Kostand et sa cour. Il menait une vie exemplaire, étant économe, simple et très affable. Par les hivers les plus rigoureux de la Gaule, il ne portait qu'une seule tunique, se promenant presque nu pieds, ne buvant que de l'eau froide, ne mangeant jamais d'aliments chauds.

Kostand le renvoya avec beaucoup d'honneurs à Rome, où les grands de la ville lui élevèrent une statue en bronze, portant cette inscription :
Regina rerum Roma Regi Eloquentiae.

Telle était la récompense que les Romains d'alors accordèrent à l'orateur arménien qui avait fait de leur cité un éloge tel que Cicéron lui-même n'eût pas su faire mieux.

Parouyr revint à Athènes et il occupa la chaire d'éloquence. Il remplissait ces fonctions lorsque Julien fut nommé empereur. Celui-ci avait beaucoup d'estime pour l'orateur arménien et il aurait bien voulu, plus tard, que ce dernier écrivit l'histoire des exploits guerriers de l'empereur, et dont il avait été en partie témoin oculaire en Gaule. Parouyr, qui était chrétien, ne voulut pas déférer au désir de l'empereur païen, et il perdit, de ce chef, la chaire d'éloquence.

Agé de 50 ans, Parouyr eut pour élève un adolescent de 17 ans, Eunabios, qui écrivit plus tard la vie de son maître .

ANTIQUITÉS ARMÉNIENNES

Akhal-Tzikhé est une jolie petite ville de la Grande-Arménie, sur la route de Tiflis à Erzeroum, et divisée en deux parties par le cours du Poskhov : à gauche, la vieille cité presque entièrement cachée dans un pli de la montagne; à droite, et communiquant avec la première par un pont de bois, la nouvelle ville, bâtie par les Russes, avec ses maisons à l'européenne, son bazar, et ses hôtels où siègent les diverses administrations.

A quelques verstes plus bas, le Poskhov mêle ses eaux au Koura, un des plus grands affluents de la mer Caspienne.

L'époque précise de la fondation d'Akhal-Tzikhé est inconnue; on la voit mentionnée pour la première fois dans l'histoire sous le règne de la reine de Géorgie *Tahvar*, au XII^e siècle. Assiégée et prise par le maréchal Paskévitch, pendant la guerre de 1828-1829, elle fut cédée définitivement par le traité d'Andrinople.

Cette ville, de même que toutes les localités environnantes, abonde en antiquités du moyen âge, qui ont été décrites avec beaucoup de soin par Dubois de Montpéroux, dans son *Voyage autour du Caucase* et par M. Brosset, membre de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, dans une suite de rapports publiés aux frais de cette société, à Saint-Petersbourg, 1848-1849. La plupart consistent en pierres tumulaires, formées de dalles ou parallépipèdes longs de quatre à cinq pieds, et reposant sur une base; l'inscription en langue arménienne, géorgique, persane, hébraïque, se lit sur la face supérieure, tantôt arrondie en forme de demi-cylindre, tantôt affectant la figure grossière d'un bélier.

Les Arméniens surtout déploient un grand luxe dans l'ornementation de ces tombes sur lesquelles ils sculptent avec beaucoup d'art et finesse de grandes croix, aux jambages ornés de rosaces et d'arabesques, appelées vulgairement *Croix de Souvenir*. La légende qui les accompagne est, d'ailleurs, fort simple et commence presque toujours par ces mots : « O Croix! Souviens-toi de moi... »

Dans le sud d'Akhal-Tzikhé et sur les bords du fleuve Araxe, au cœur de la Grande-Arménie s'élève *Sev-Perthe* (Kara-Kalé) (la forteresse noire), probablement l'ancien Tigranocerte, avec son château construit en blocs de lave noire qui est si abondant en Arménie. C'est de ce fait que la ville a pris son nom.

De l'ancienne forteresse, abandonnée par les Persans, il ne reste plus que les ruines, qui servent d'abri à quelques familles arméniennes. Ces ruines dominant à l'ouest un vaste cimetière, où sont entassés confusément les ossements et les tombes de toutes les nations qui foulèrent successivement cette terre antique et sacrée.

Toute la plaine environnante, jusqu'au pied de l'Ararat, est couverte de débris de monuments qui retracent aux yeux l'histoire du monde depuis les premiers âges de l'humanité.

Cette contrée est, suivant la tradition arménienne, l'ancienne terre des Hass (ancien peuple d'Arménie avant le déluge).

Les habitants montrent encore aujourd'hui, non loin des ruines de Kara-Kalé l'arbre sous lequel Noé reçut la visite des trois envoyés célestes.

La plupart des tombes portent des inscriptions arméniennes et persanes. A Ajoufka, dans la Grande-Arménie, sur un mausolée, M. Dubois de Montpéroux, lors de ses fouilles, a relevé l'inscription suivante.

« Un cavalier armé d'une lance porte en croupe un enfant prison-

nier, il lui a passé autour du cou une corde à laquelle sont attachés trois autres captifs qu'il traîne après lui.

« Plus loin, le même personnage, sans doute, est représenté assis devant une table, d'un côté, un esclave, à genoux, lui sert à boire, tandis que de l'autre, un second esclave joue de la guitare; le sphinx n'y manque pas non plus.

« L'inscription nous apprend que :

« *Ici repose la cendre de Manouk Nazar, décédé l'an 1037 de l'ère arménienne (1588 de J.-C).*

La légende de ce tombeau se lie à deux faits importants dans l'histoire des Arméniens : l'un, la destruction de Djoulfa, qui forme un des épisodes les plus dramatiques de leurs annales; l'autre, les origines d'une grande famille qui tient le premier rang parmi les Arméniens de Russie, la famille des Comtes de Lazareff.

En 1604, sous le règne de Schah-Abbas le Grand, Djoulfa était renommée entre toutes les cités arméniennes par son commerce et ses richesses. Lorsque le monarque persan, dans une expédition contre Erivan, tombée depuis peu au pouvoir des Turcs, passa par cette ville, les habitants lui firent une réception magnifique. Des tapis somptueux furent étendus sous ses pieds depuis la porte de la ville par où il fit son entrée jusqu'au palais du prince arménien.

Au dîner, le prince remplit une coupe énorme de pièces d'or et la fit présenter au Schah par son fils : tous les seigneurs et les grands de la ville, Nazar à leur tête, suivirent cet exemple et apportèrent leur hommage aux pieds du puissant monarque. Abbas les accueillit de l'air le plus gracieux, et, pendant les trois jours qu'il demeura à Djoulfa, il se mêla constamment aux fêtes et aux festins des chrétiens, buvant du vin avec eux et mangeant de la chair de porc comme s'il eût été des leurs.

Ces caresses feintes, cet oubli apparent des préceptes du Coran, cachaient un piège dont les malheureux habitants de Djoulfa ne tardèrent pas à être victimes.

Schah-Abbas 1er, surnommé le Grand, était un de ces perfides monarques trop facilement préconisés par l'histoire, qui ne comptent pour rien la reconnaissance, ni la justice, ni les règles de la morale ordinaire, quand l'oubli de ces règles sert directement les vues de leur ambition ou de leur politique de rapines.

Les richesses des Arméniens de Djoulfa tentaient son avidité; d'un autre côté, il méditait depuis longtemps d'introduire dans ses Etats, pauvres et arriérés, le commerce et l'industrie, ces deux sources de la prospérité des nations.

C'est alors qu'il résolut de s'emparer, par force, de Djoulfa et d'en transporter les habitants Arméniens en Perse.

Au printemps de l'année suivante (1605) une armée persane, commandée par le Schah en personne, investit la ville; des hérauts se présentèrent à toutes les portes et lurent à haute voix la proclamation suivante :

« Ecoutez tous, habitants de Djoulfa! Le grand monarque Schah-Abbas vous enjoint de la suivre dans son royaume. Vous avez trois jours pour vous préparer au départ; quiconque, après ces trois jours, sera trouvé ici, sera mis à mort et ses biens confisqués.

« Si quelqu'un se sauve ou se cache, celui qui le dénoncera aura ses biens et le grand roi sa tête. »

Comment peindre la consternation, le désespoir qui s'emparèrent des habitants à la lecture de ce barbare décret?

Ceux-là seuls peuvent s'en faire idée qui se sont vus arracher violemment du sol natal.

Jusque vers le milieu du troisième jours, on espéra que le grand roi, vaincu par les supplications de tant de malheureux, révoquerait son arrêt.

Mais Schah-Abbas fut inflexible, et le délai fatal étant près d'expirer, on dut se préparer au départ.

Alors eut lieu une scène que les divers historiens de l'Arménie ont retracée avec les traits du plus profond pathétique.

Les habitants, chargés de leurs effets les plus précieux, quittèrent leurs maisons dont ils fermèrent soigneusement les volets et les portes, comme on fait au moment d'une absence dont on n'entrevoit pas le terme; les prêtres fermèrent de même les portes des églises, après en avoir enlevé les vases sacrés; puis tous s'avancèrent en longues files, hommes, femmes, enfants, vieillards, vers les bords de l'Arabie; de l'autre côté du fleuve, qu'un pont magnifique joignait à la ville, campait le gros des infidèles et des ingrats.

A mesure qu'ils atteignaient l'extrémité du pont, sur le point de toucher l'autre rive, les fugitifs se retournaient pour embrasser la ville d'un dernier regard, puis ils lançaient au loin, dans le fleuve, les clefs de leurs demeures.

Plusieurs même, succombant à l'excès de leur désespoir, s'arrachèrent des bras de leurs parents et de leurs amis, et se précipitèrent dans l'onde rapide.

Le soir, une soldatesque effrénée se rua sur la ville déserte et la livra au pillage; puis, quand tout eut été ou enlevé, ou détruit, Schah-Abbas fit raser les murs et mit le feu aux maisons au moyen de roseaux enduits de goudron.

L'incendie allumé depuis trois jours durait encore quand les Persans quittèrent leurs campements et s'acheminèrent vers Tauris, chassant devant eux comme un troupeau les malheureux expatriés.

Un grand nombre périrent par les chemins; quelques-uns aussi réussirent à s'échapper et cherchèrent une retraite dans les grottes et les forteresses des montagnes...

Après leur arrivée à Tauris, les Arméniens furent répartis dans diverses localités de la Perse, suivant leur avoir ou leur aptitudes: les plus industrieux, ceux qui avaient sauvé quelques débris de leur fortune, peuplèrent les villes où ils portèrent avec eux la pratique du commerce et des affaires; les autres, disséminés dans les campagnes, devinrent pâtres ou laboureurs.

Douze mille familles furent transplantées à Ispahan, où elles occupèrent un vaste faubourg qui reçut d'elles le nom *Nor Djoulfa*, en commémoration de leur ancienne patrie.

Tout s'efface, même la trace des plus cruels désastres. Schah-Abbas n'avait été cruel que par politique; maintenant cette même politique lui commandait la douceur et la tolérance. Il traita bien ses nouveaux sujets; il leur bâtit lui-même des églises et les exempta d'impôts pendant sept ans.

Un demi-siècle s'était à peine écoulé, que le nouveau Djoulfa s'était transformé en une cité industrielle et commerçante qui pouvait servir de modèle à toute la Perse, le nombre de ses habitants avait augmenté de près d'un quart; plusieurs d'entre eux possédaient une fortune estimée au-delà de dix millions.

Mais les successeurs de Schah-Abbas n'imitèrent pas sa sage réserve, et lorsque *Chardin* visita Ispahan, vers la fin du même siècle, la prospérité de Djoulfa commençait déjà à décliner par suite de l'accroissement successif des taxes et des avanies.

C'est ici le lieu de rappeler le souvenir de Nazar (Lazare) fils de Mamuk, dont nous avons parlé plus haut.

Traité avec une distinction particulière par le Schah, Nazar fut nommé par lui directeur de la monnaie et grand trésorier de l'empire; et il acquit dans ce poste un crédit et une fortune considérables.

Sous Schah-Nadir, Khodja Nazar, arrière-petit-fils de Manouk, était grand juge à Djoulfa, où il fit bâtir à ses frais deux superbes caravanserais pour les négociants de sa nation.

A la mort de Nadir, un autre Nazar (Lazare) fuyant l'anarchie à laquelle la Perse était en proie, se sauva en Russie, emportant avec lui des sommes considérables en or et en pierreries, notamment le fameux diamant que Catherine II acheta à son fils au prix de 500.000 roubles, et qui orne le sceptre impérial de Russie.

C'est ce même personnage qui devint la tige des comtes de Lazareff de Russie, famille puissante par le rang et par le crédit.

(Magasin Pittoresque.)

L'ARMÉNIE CHRÉTIENNE

La religion primitive des habitants de l'Arménie était celle des anciens patriarches; dans la suite, le sabéisme, le magisme, et plus tard le polytéisme grec, y introduisirent leurs croyances.

D'après une tradition du pays, constatée d'ailleurs par le témoignage d'un grand nombre d'historiens, Abcar, roi d'Arménie, résidant à Edesse, correspondit avec Jésus-Christ.

L'apôtre Thadée, un des 72 disciples, se rendit dans la capitale du roi d'Arménie, et convertit le roi et la plupart des habitants de la ville au christianisme.

Les successeurs d'Abcar, et avec eux une grande partie de leurs sujets chrétiens, abandonnèrent l'Évangile pour se replonger dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Au commencement du IV^e siècle, Saint-Grégoire, qui, à cause de sa croyance, subit le martyre sur l'ordre du roi Dertad (*Tiridate*), le convertit à la religion chrétienne, qui devint dès lors la religion du Pays. Saint Grégoire, surnommé par la *Loussavorich* (*Illuminateur*), reçut à Césarée en Cappadoce, alors province d'Arménie, le sacre épiscopal; il se rendit à Rome, en compagnie du roi Dertad, y fut accueilli très-favorablement par l'empereur Constantin et par le pape Sylvestre I^{er}.

Le pape l'investit de la dignité patriarcale qui resta pendant longtemps dans la famille de Grégoire, et passa ensuite à d'autres personnages élus démocratiquement par la nation et honorés du titre de *Catholicos*.

Quant aux relations de l'Église arménienne avec les Églises grecque et romaine depuis la mort de Saint Grégoire, les patriarches de l'Arménie furent représentés dans les trois premiers conciles eucuméniques par leurs délégués.

Mais au quatrième concile, réuni à Chalcédoine, ils ne purent intervenir à cause de la guerre nationale et religieuse qu'ils soutenaient alors contre les Perses.

C'est après cette guerre sainte que les Arméniens prêtèrent l'oreille aux insinuations de quelques Syriens partisans d'Eutychès, condamné par ce concile, et se laissèrent, faute de contre preuve, persuader que les Pères en se déclarant formellement pour la doctrine des deux natures en J.-C., avaient admis en quelque sorte l'erreur de Nestorius qui distinguait dans J.-C. deux personnes.

C'est ainsi que, pendant longtemps, les Arméniens, tout en condamnant les doctrines d'Eutychès, et en reconnaissant en J.-C. deux natures réunies inséparablement et sans confusion dans une seule personne, ne consentirent pas à admettre l'expression de deux natures, d'autant moins que dans leur langue le mot nature (*Pnoutioun*) a pour première acception celle de personne.

On voit donc combien se sont trompés les Grecs et les Latins lorsque, dans leurs écrits, ils ont attribué aux Arméniens le nom d'*Eutychèens*, ainsi que celui de *monophysites* dans le même sens.

Ici, il y a lieu de dire que, de tous les temps, les Arméniens furent les fidèles continuateurs des préceptes chrétiens.

Il y eut quelques négociations, en 1178, entre les Grecs et les Arméniens, pour la réunion des deux églises; mais la mort du Catholico arménien *Nersès* et de l'empereur *Manuel Comnène* fit échouer cette tentative.

Dans la doctrine de la *procession du Saint-Esprit*, l'église arménienne suivit toujours les Pères de l'église grecque, sans refuser d'admettre le sentiment des Pères latins, mais elle ne consentit pas à l'addition du *filioque* ou symbole.

Ainsi, les papes du temps des Croisades, dans leurs lettres officielles aux patriarches de l'Arménie, ne leur demandaient que quelques réformes de discipline; ils les engageaient, par exemple, à ajouter de l'eau dans le calice au lieu de célébrer la messe avec du vin pur seulement; à fêter la naissance de Jésus-Christ le 25 décembre au lieu du 6 janvier, etc.

Cette prudence des souverains pontifes ne fut pas, malheureusement, toujours imitée par les missionnaires latins, qui, avant et après le concile de Florence, s'établirent en diverses contrées de l'Arménie; poussés par un zèle ardent, parfois aveugle, pour tout ce qui est usage romain, ils firent naître, d'abord dans le clergé, ensuite dans toute la nation, des querelles désastreuses, en déclarant suspects d'erreur et d'hérésie des usages innocents ou indifférents, pratiqués par l'église arménienne depuis bien des siècles.

Une partie de la nation ayant changé ainsi une foule de rites, pour adopter ceux de l'église latine, se nomma *catholique* (*Babagan*).

Le gouvernement turc, cédant aux sollicitations des puissances chrétiennes de l'Europe, consentit, en 1829, à séparer politiquement les deux populations, et à donner aux Arméniens catholiques un chef ou patriarche indépendant.

Il y a un siècle environ, des missionnaires anglicans et américains réussirent à convertir au protestantisme quelques milliers d'Arméniens. En 1850, sur les pressantes réclamations des cabinets de Saint-James et de la Maison-Blanche, le gouvernement turc reconnut les nouveaux convertis comme corps de nation.

La nation arménienne se trouve ainsi divisée, par rapport à la religion, en trois parties : *Grégorienne*, c'est-à-dire, attachée aux usages de l'Eglise fondée par Saint Grégoire l'Illuminateur; *Catholique* (*Babagan*), et *Protestante* (évangéliquement américaine.)

Le chef de la première, qui est la plus nombreuse (4.000.000 environ), réside à Etchmiadzine.

Le patriarche des Catholiques (500.000 environ) réside à Constantinople; mais il existe au Liban un autre patriarche, dont la juridiction s'étend sur la Syrie, la Cilicie, et une partie de l'Asie-Mineure.

Les protestants (4 à 5.000 environ) ont leur chef à Constantinople.

Les Nestoriens et les Jacobites, malgré la différence des dogmes, sont placés sous la juridiction civile du patriarche grégorien.

Les Chaldéens-Unis et les Syriens-Unis relèvent au Temporel du patriarchat arménien-catholique.

